

BERNARD CHARTREUX

DERNIERES
NOUVELLES
DE
LA PESTE

edilio

COLLECTION "THÉÂTRALES"

BERNARD CHARTREUX

DERNIÈRES
NOUVELLES
DE
LA PESTE

COLLECTION « THÉÂTRALES »

DANS LA MÊME COLLECTION

LE BASTRINGUE, de Karl Valentin
REGARDE LES FEMMES PASSER, de Yves Reynaud
JAKOB LE MENTEUR, de Max Denes
L'ÉTRANGER DANS LA MAISON, de Richard Demarcy
CONVERSATION CHEZ LES STEIN SUR MONSIEUR DE
GOETHE ABSENT, de Peter Hacks
LE VENT ET LE MENDIANT, de Jean-Pierre Schlegel
HONORÉE PAR UN PETIT MONUMENT, de Denise Bonal
RESTER PARTIR, de Bernard Chartreux
EUPHORIC POUBELLE/LA HAUTE COLLINE, de Paul Allio
LE CHANTIER, de Charles Tordjman
ENTRE CHIEN ET LOUP, de Daniel Lemahieu
AGATHE, de Jean-Pierre Renault
BERLIN, TON DANSEUR EST LA MORT, de Enzo Cormann
HÔTEL DE L'HOMME SAUVAGE, de Jean-Paul Fargeau

« THÉÂTRALES »

Collection dirigée
par Jean-Pierre Engelbach et Jacques Pellissard

Ligue française de l'enseignement
et de l'éducation permanente.
FÉDÉRATION NATIONALE DE THÉÂTRE.
Maquette : Yves Raynaud.

Tous les droits de reproduction même partielle par quelque procédé que ce soit réservés pour tous pays. Copyright EDILIG, service édition de la Ligue Française de l'enseignement et de l'éducation permanente, 3, rue Récamier, 75341 Paris Cedex 07. ISBN 2-85601-039-3 - ISSN 0293-2717

UN SUJET QUI FAIT COULER DE L'ENCRE

Il faut décrire un peu la méthode. Comme beaucoup d'autres méthodes aujourd'hui, elle n'a peut-être pas à servir de modèle. Mais il n'est pas indifférent de dire comment nous aurons pratiqué pour parvenir à ce spectacle.

Il y a deux ans de cela environ, dans la foulée de « Violences à Vichy » (sur des textes du même Chartreux), avant même de monter « Palais de Justice », Chartreux nous apporte le « Journal de l'Année de la Peste » de Daniel De Foe. C'est un drôle de livre. C'est une drôle de maladie : un grand processus humain. Ça commence tout petit, ça grossit peu à peu, énormément, et puis ça finit. Comme bien des événements collectifs ou individuels. La peste apparaît d'emblée, dans sa radicalité et son exemplarité, comme la métaphore par excellence des mésaventures humaines. Ensuite, l'attitude de De Foe nous intrigue : en 1720, profitant de l'inquiétude provoquée à Londres par la peste de Marseille, il écrit ce livre, premier « best-seller journalistique-catastrophe ». Il décrit à plaisir — avec beaucoup de science et d'art — l'épidémie de 1665 pour guider la conscience de ses congénères en cas de retour du grand malheur. Mais aussi, il ment. Il parle à la première personne d'un événement auquel il n'a pas assisté. La signature « H. D. Foe » en fin de livre est anecdotique. Il fait semblant d'avoir vécu l'épidémie pour en tirer des leçons. C'est donc un livre entièrement vrai — bien documenté — et entièrement faux — un roman.

Tout cela nous attire. Et nous disons « banco » à Chartreux.

Et nous voilà partis tous ensemble (l'équipe permanente du T.N.S., dramaturges et comédiens) pour la première étape du voyage : la dramaturgie du sujet. On avale tous les livres qui passent à notre portée et qui parlent un tant soit peu de la peste, de ses causes et de ses conséquences. Nous passons une journée avec le professeur H.H. Mollaret à l'institut Pasteur et avec son assistante omnisciente madame Brossolette. Ils nous disent tout. Grand merci à eux. Nous rencontrons aussi Georges Duby, le professeur F. Rapp.

Mais Chartreux nous attire aussi sur des terrains adjacents : la Peste, comme toutes les calamités longtemps inexplicables, a fait travailler le ciboulot des humains : traités médicaux, recettes magiques, perfectionnement du système religieux, etc. L'humanité s'est torturée la cervelle. Aujourd'hui, c'est sur d'autres questions qu'elle le fait.

Et nous explorons aussi ces autres sujets : l'imaginaire médical, l'invention du purgatoire, la scolastique, la « dialectique » de Mao Tsé-toung (Mao-Ze-Dong)...

Nous voici alors chargés d'un certain nombre de matériaux intellectuels.

Alors Chartreux disparaît et produit son texte, celui qui figure dans ce livre.

Mais, comme pour « Violences à Vichy », tout en n'ignorant pas que ce texte — ou une partie de ce texte — fera la matière d'un spectacle de théâtre, Chartreux ne se soumet pas au calibre, aux canons de l'écriture théâtrale. Il produit, concocte, agence tout ce que son imagination lui dicte. C'est un écrivain « jusqu'au-boutiste ». Il traduit cette attitude par la position où il se trouve : « l'obligation morale de tout dire ». Mais il se donne aussi, peut-être, la chance d'aborder, et de nous faire aborder, une façon originale de concevoir un spectacle de théâtre.

Nous avons ensuite, et c'est là où nous en sommes, ce samedi 19 mars 1983, à tracer notre chemin dans la forêt vierge de son travail achevé. Chartreux était l'intercesseur entre la Peste et nous. Nous serons l'intercesseur collectif entre Chartreux et le spectateur.

En quoi Chartreux est-il « jusqu'au-boutiste » ? C'est qu'avec sa plume (son fameux stylo « Mont-Blanc »), il compense tout ce qu'il ne peut pas faire : il ne sait pas peindre un nuage ; alors, avec des mots il le reconstitue, **tous** les mots qu'il faut. Il ne peut pas faire d'expérience médicale ; alors il s'engage à corps perdu dans le raisonnement médical avec des mots, **tous** les mots qu'il faut. Mais pourquoi ici le fait-il particulièrement ? Quand on est devant la Peste, ou tout autre phénomène échappant à la raison, il faut tout observer, le moindre signe, le moindre indice, et le dire. C'est déjà De Foe qui nous y invite, et bien des écrivains après lui pratiqueront cette méthode furibonde de **tout** dire. Chartreux fait feu de tout bois, jusqu'à pratiquer une écriture « auto-suffisante » : ses mots font paysage, musique, etc. Sans un trou.

Le problème ensuite, au théâtre, est de faire voir et écouter. Il faut trouver une dynamique, une aération qui permette à la fois au spectateur d'entendre la poétique de Chartreux (ce que cette poétique en elle-même, en tant que **forme** raconte, raconte sur notre rapport au monde), et tenir compte du fait qu'on est au théâtre et qu'on y vient aussi avec ses yeux et son imagination. Le nuage en forme de mots de Chartreux deviendra peut-être un vrai nuage ou quelque chose d'autre de plus allusif. Les comédiens auront trouvé comment d'un geste on peut en dire autant que Chartreux sur la manière de soigner un bubon, etc.

Nous n'en savons guère plus pour l'instant. La Peste se repose enfin dans les terriers de Mongolie. Nous, nous travaillons.

A bientôt.

Jean-Pierre Vincent

Bernard Chartreux, né en 1942, a écrit :

Les aventures d'Albert le Renard, pièce pour enfants (1972) à paraître dans la revue de l'A.T.E.J. (Association du Théâtre pour l'Enfance et la Jeunesse).

Le château dans les champs (Stock, « Théâtre Ouvert », 1973),
En collaboration, le scénario du film de René Allio « Rude journée pour la Reine » (1973).

L'adaptation française de l'opération de Joseph Haydn « L'infidélité déjouée » (1974).

Ah Q tragédie chinoise d'après Lou Sin, avec J. Jourdeuil (Christian Bourgois, 1975).

Germinal, projet sur un roman, en collaboration (Christian Bourgois, 1975).

Maximilien Robespierre, tragédie rêverie, avec J. Jourdeuil, Version I (1976), Version II (édition Théâtre de Carouge 1977).

Alceste et l'absolutisme, en collaboration (Galilée, 1977).

Jean-Jacques Rousseau, d'après « Les rêveries du promeneur solitaire » et « La lettre à d'Alembert », avec J. Jourdeuil (l'Avant-Scène, Théâtre, 1978).

La mort d'Andréa del Sarto, peintre florentin, adaptation de « André del Sarto » de Musset (édition T.N.S., 1978).

Violences à Vichy (Stock, « Théâtre Ouvert » 1980).

Le Palais de Justice, en collaboration (1981).

Rester Partir (« Théâtrales », 1982).

Évidemment que c'est la peste. En voici les dernières nouvelles, on n'est jamais trop prudent. La peste donc, mais d'abord une peste, peu importe laquelle (les coordonnées viennent principalement de chez Daniel Defoe : la peste de Londres de 1665* ; mais ça n'est pas l'essentiel), ce qui compte c'est une ; c'est-à-dire une qui a un commencement et une fin, un territoire et un itinéraire, une qui est une histoire — qui démarre sans du tout en avoir l'air (cette ville où tout va bien, très bien même, juste çà et là un petit couac, mais rien du tout vraiment), et puis qui éclate (et tous ces mauvais signes jusqu'alors invisibles qui s'organisent en hideuse évidence), et qui s'envole et culmine et fait jouer ses grandes et sombres orgues (et voilà la ville qui se cadenasse et claquemure et chaque maison aussi, et devient prison et tombe), et qui cesse brusquement juste au moment où tout espoir était perdu ;

c'est-à-dire une sur laquelle on va pouvoir mettre le grappin, on va pouvoir tout dire. Car il faut tout dire. Il y a urgence de tout dire, obligation morale de dire tout ce qui peut s'en dire — car on se doute bien que le principal, l'essentiel, le cœur du sujet, on risque de le laisser filer, enfin peut-être pas filer mais pour ce qui est de l'épingler en plein cœur on n'y compte pas trop —, on ne doit rien négliger de tout ce matériel un peu secondaire, un peu accessoire, un peu accidentel, de rebut (ces noms — de rues, d'églises, de quartiers, de gens, de potions... —, ces chiffres — de morts, de vivants, de chiens, de chats, de barils... —, ces règlements, ces édits, ces formules, ces recettes, ces prières, ces compilations, ces traités...), il faut prendre tout le lot, tout garder, aurait-on les moyens de faire la fine bouche, aurait-on autre chose à pouvoir dire ? j'insiste, dire. Non. Hélas ou tant mieux, peu importe, c'est non. Autre chose c'est cri, pantomime, danse, extase... mais dire : rien que cet obstiné recensement. Un trésor est caché dedans ;

* Daniel Defoe - « Journal de l'année de la Peste ».

*c'est-à-dire une qui met-en-scène l'homérique bataille de l'explosion et du colmatage, de la déliquescence et du durcissement, du désordre fou et de l'acharnée volonté de mise en ordre, une qui montre comment il y va de l'harmonie, et comment à la moindre fissure, au premier craquement il faut boucher le trou, sortir un discours, une loi, un décret, pour compléter le dispositif de l'harmonie, et comment ça ne sert à rien mais ne croyez pas qu'on se décourage pour autant, au contraire, discours lois décrets, ça fait florès, ça ajoute son propre désordre, une activité civilisatrice folle, plus un pouce de terrain laissé à découvert, tout s'ordonne et s'ordonnance, tout se dit et tout est dit, tout l'univers dans l'implacable filet de nos pensées, tout l'univers qui fuit par toutes les mailles ;
c'est-à-dire une qui nous met sous les yeux l'émouvant, le redoutable, si toujours de nos jours, effort scolastique ;
c'est-à-dire une où la vie malade grouille et pullule et déborde et est le vrai de la vie et son terrible grand ancêtre et son chef-d'œuvre d'art.*

B.C.

Création : 4 mai 1983 au Théâtre National de Strasbourg,
9 juillet 1983 dans la cour du Palais des Papes, en Avignon.

Version scénique et conception : Bernard Chartreux, Dominique Muller, Sylvie Muller, Jen-Pierre Vincent.

Dramaturgie : Georges Didi-Huberman.

Décor et costumes : Jean-Paul Chambas, Elizabeth Neumuller.

Réalisation : Jean-Pierre Vincent.

Régie générale : Jean Jacquemond.

Son : Raymond Burger, Bernard Klarer.

Lumière : Jean Vallais.

Effets spéciaux et accessoires : Dominique Jouanne.

Travail musical : Olivier Dejours, Françoise Kubler.

Assistant de production : Nouréddine El-Ati.

Assistante-stagiaire à la mise en scène : Agnès Célerier.

Avec : Charles Berling, Thierry Bosc, Claude Bouchery, Paul Bru, Evelyne Didi, Nouréddine El-Ati, Michèle Foucher, Bernard Freyd, Michèle Goddet, Alain Halle-Halle, Jean-François Lapalus, Jean-Claude Perrin, Alain Rimoux, Jean Schmitt, Martine Vandeville, André Wilms.

HIVER

I

1^{er} Londonien : Représentez-vous cette ville. Imaginez-la dans la lumière intense d'un matin d'hiver :

2^e Londonien : Voyez la haute flèche de l'église cathédrale, rose dans le ciel bleu

3^e Londonien : Voyez les bannières sang et or qui claquent sur les tours blanches du château

4^e Londonien : Admirez le miroitement mosaïque de la coupole de l'Opéra, et l'exacte proportion de la colonne de la Victoire surmontée d'un génie ailé (et doré), et les palais à colonnades dont les verrières laissent deviner des massifs de palmiers nains, de bougainvillées et d'eucalyptus, et les concrétions échevelées des fontaines publiques prises par le gel, et les cerfs-volants en forme de poissons et de dragons chinois qui vibrent au bout de leur fil

5^e Londonien : Contemplez le quadrilatère parfait de la place de l'Hôtel de ville entourée d'arcades gothiques, et l'équilibre du fronton triangulaire de la Poste centrale, et le foisonnement désordonné des toits pointus, à l'intérieur des anciens remparts, où la neige commence de fondre, et au-delà des anciens remparts, les grands buildings de verre où se reflète le ciel tout entier, et ce petit nuage gris tourterelle, et ce vol de cygnes sauvages qui va s'abattre dans les marais, et au-delà des grands buildings, les tunnels éclairés a giorno, les cabanes de carton et de tôle ondulée, les bassins de décantation, les stations de retraitement des eaux, les rocades, les grands chantiers boueux, cernés par des vignes abandonnées, des boqueteaux poussiéreux et des villages peuplés d'enfants et de vieillards

6^e Londonien : (*Il est bossu.*) Suivez, entre ses quais de granite, la coulée régulière du fleuve (les bachots lourdement chargés entre les glaçons gris et bleus qui filent vers la mer), et le

lent mouvement des grues sur les docks et les entrepôts, et la fuite imperceptible des fumées violettes et pourpres de la ceinture des usines, et le grand pont de fer qui s'ouvre en deux pour laisser passer les navires

7^e Londonien : Représentez-vous notre ville — car cette ville est notre ville — : plus belle qu'elle, on n'en saurait trouver, ni plus opulente :

8^e Londonien : Songez aux caravanes de marchands qui piétinent sous le voûte des portes fortifiées, à la parade des grenadiers de la Garde (cuirasses brillantes comme des miroirs, casques à plumet, tambours et fifres) sur la terrasse du champ de Mars, à la gravité des fidèles entièrement vêtus de noir qui sortent des temples en se signant, aux glissades des agents de change sur les escaliers de marbre de la chambre de commerce, aux foules pressées que le métro déverse sur des esplanades balayées par le vent, à l'arrivée des ambassades étrangères (l'ambassadeur, précédé d'une panthère noire, est coiffé d'un turban à aigrette) devant la Maison des Corporations, au carrousel incessant des automobiles autour de l'arc de Triomphe, aux combats de molosses et de taureaux dans des arènes entourées de gradins de bois, aux cris des enfants qui patinent sur les canaux gelés et au cri de l'enfant sous le poids de qui la glace se brise... (*Le huitième Londonien a un trou de mémoire.*)

9^e Londonien : A la procession votive emmenée par le prince-évêque sous son dais brodé d'or, à la majesté des perrons et des portiques des banques et des compagnies d'assurance, aux bouffées de musique qui s'échappent nuit et jour des théâtres et des dancings, aux fenêtres perpétuellement illuminées du central téléphonique, à l'entrée fracassante des express internationaux sous la rotonde de la gare principale, aux cavalcades des rats sur les planchers pourris et dans les murs creux, aux courses de traîneaux tintinnabulant dans les allées de l'Observatoire, au claquement de la hache du bourreau lorsqu'elle s'enfoncé, pleine de sang, dans le billot...

(*Il est pris d'une longue quinte de toux.*)

10^e Londonien : Dénombrez les ballots de soie, de cotonnades et de peaux de chèvre, les piles de bois tropicaux, les plaques de ciment, les poutres et les poutrelles qui s'entassent sur les quais, les troupeaux de bœufs et de moutons en marche vers l'abattoir, les demi-carcasses de chevaux pendues au croc des bouchers, les alignements d'in quarto, de parchemins, de palimpsestes sur les rayonnages des bibliothèques, les rangées de tableaux pendus aux cimaises des musées, les vitrines de

verre contenant des momies, des animaux empaillés, des roches sulfureuses, les langues inconnues que murmurent des voyageurs à la peau sombre ou cuivrée, les pièces d'or et d'argent frappées d'effigies barbares dans la balance des changeurs, les tigres et les hyènes dans les cages du jardin zoologique, les bains romains environnés de vapeurs arsénieuses, les têtes des traîtres fichées sur des piquets à l'entrée du Pont, les aquariums et les planétariums, les squares et les kiosques à musiques, les terrains de jeux, les ruelles, les clapiers, les soupentes

11^e Londonien : Telle est donc notre ville — car cette ville est nôtre — : plus magnifique et fortunée qu'elle, on n'en saurait trouver

12^e Londonien : (*C'est un nain.*) Ni plus solidement accrochée à sa terre natale, avec ses escaliers taillés à même le roc, ses oubliettes tapissées de débris d'ossements, ses souterrains obturés par des grilles, ses puits de mine vertigineux, sa salle des coffres surveillée 24 heures sur 24, ses catacombes débordant de crânes et de tibias, son colombarium circulaire, ses galeries bétonnées où circule un train de wagonnets, ses portes de fer marquées de têtes de mort et d'inscriptions au pochoir

13^e Londonien : (*veut prendre la parole mais a d'énormes difficultés d'élocution*) — Muh... muh...

14^e Londonien : Avec le bourdonnement de sa centrale électrique et de ses générateurs, la trépidation de ses pompes hydrauliques et de ses foreuses, ses bouches d'aération équipées d'énormes hélices immobiles, ses boyaux bourrés de tubulures, de conduites d'eau et de gaz, de canalisations, de paquets de fils, de câbles et de gaines, ses monte-charges aux parois rivetées, ses passerelles métalliques traversées avec fracas par des machines haut le pied, ses échafaudages du haut desquels cascaded de longues étincelles jaillies des arcs électriques

15^e Londonien : Avec le rougeoiement et le souffle de ses forges, le ahan de ses mineurs au fond des veines brûlantes, la pestilence de sa cité des tanneurs, la fermentation de ses cuves d'équarissage, les explosions dans ses carrières de sel, son réseau de canaux, de bassins et d'écluses, ses sas de décompression, son môle des cloches à plongée, les sources d'eau bouillante, la nappe phréatique où nagent des poissons aveugles, les insectes phosphorescents, les créatures fossiles, les larves translucides, les brusques coulées de lave, le glissement des plaques tectoniques

16^e Londonien : Telle est donc notre ville : brillante et riche et fermement plantée, et fermement confiante en son destin :

17^e Londonien : Ne dit-on pas que des astronomes présidèrent à sa fondation, qui divisèrent son plan selon les douze maisons du zodiaque, et tracèrent ses rues et ses avenues selon l'orbite des planètes, et reproduisirent dans ses monuments l'ordre des constellations et la position des étoiles les plus brillantes, et fixèrent l'emplacement de ses portes d'après les éclipses de lune, et réglèrent son calendrier sur le mouvement des sphères célestes

18^e Londonien : (*C'est une femme à barbe.*) En sorte que l'harmonie de notre ville — qui tient sous son charme invincible le visiteur — serait l'harmonie même du firmament.

II

L'enfant court le long de la Tamise. Ses joues sont rouges et ses vêtements couverts de givre. Sa mère dit :

— Je m'inquiète à cause de toi. Je n'aime pas te voir jouer au bord de l'eau.

L'enfant dit :

— Ne crains rien. La rivière est gelée. Je veux passer sur l'autre rive.

Mais lorsqu'il parvient au milieu du fleuve — à sa mère qui tente de le convaincre : — Reviens chez nous. Tes joues sont rouges et des morceaux de glace sont accrochés à tes cheveux ! Chez nous il fait chaud, la lampe brille, tes frères et tes sœurs t'attendent ! — il ne répond rien —

lorsqu'il parvient au milieu du fleuve, la glace se rompt sous lui et la mère pousse un grand cri tandis qu'il s'enfonce dans l'eau noire.

Et l'enfant dit :

— Alors que je m'enfonce dans l'eau noire, j'entends une étrange rumeur, semblable — difficile à dire — au sifflement d'une puissante toupie, un vrombissement régulier et chantant, murmure de voix cavernes (je veux dire, monotone mélodie de cavernes), et je relève la tête, et je vois passer au-dessus de ma tête — qu'est-ce que c'est que ce vol tellement lourd et malaxant l'air et pourtant si, comment dire, gracieux, grands oiseaux voiliers sur vagues invisibles —, je vois passer une troupe de cygnes sauvages qui remontent le cours du fleuve, juste

au-dessus de ma tête, tandis que le souffle de leur vol, malaxant l'air et tellement gracieux, me frappe au visage —

tandis qu'il

coule au fond du fleuve.

Et que la mère s'écrie :

— Maudite sois-tu, Londres, qui laisses s'engloutir mon fils ! Maudite sois-tu Londres qui m'enlèves mon fils ! Désormais je ne te connais plus. Puisse-t-elle te frapper la foudre divine, comme moi-même je suis frappée ! —

et quitte à jamais, avec ses autres enfants, cette ville de Londres, sans le moindre regard.

III

Londonien : En sorte que l'harmonie de notre ville — à laquelle nul voyageur ne saurait se soustraire — est l'harmonie même du firmament.

Prêtre : Car tous ceux qui sortent de cette vie sont ou très bons (très bons), ou très méchants (très méchants), ou médiocrement bons ou méchants (bons ou méchants).

Très bons c'est-à-dire qui s'envolent directement au ciel sans connaître le feu de l'expiation et qui sont de trois sortes : premièrement les baptisés — car le baptême purge de tout péché, véniel (véniel), mortel (mortel), originel (originel) —, deuxièmement les martyrs — car s'il reste au martyr quelque faute à expier, tout est rasé par le feu du martyr —, troisièmement les parfaits (les baptisés, les martyrs, les parfaits) c'est-à-dire ceux qui ont amassé l'or, l'argent et les pierres précieuses (car l'amour de Dieu c'est or, argent l'amour du prochain, et celui des bonnes œuvres, pierres précieuses),

très bons, dont la ferveur de la charité consume en eux le péché comme une goutte d'eau absorbée dans un foyer incandescent, en sorte qu'il n'est rien en eux qui mérite d'être expié, et que si quelqu'un prie pour eux — baptisés, martyrs, parfaits — ou accomplit pour eux quelque œuvre pie, il leur fait injure car c'est faire injure à un martyr que de prier pour lui, sauf si l'on prie pour lui dans le doute que son âme fût au ciel, car alors l'oraison devient action de grâce et tourne au profit de celui qui fait oraison.

Ou très méchants (car tous ceux qui sortent de cette vie sont ou très bons (très bons), ou très méchants (très méchants) c'est-à-dire qui sont précipités dans le gouffre de l'enfer, et pour lesquels nul suffrage (nulle oraison, nulle œuvre pie, nul suffrage), si l'on est certain de leur damnation, ne doit être fait, et en faveur desquels — très méchants — toute espèce de suffrage (d'oraison, œuvre pie, suffrage) ne servira de rien, ni pour les délivrer de leurs tourments, ni pour adoucir ou diminuer leurs peines, ni pour suspendre, pour un temps ou même pour une heure, leur damnation, ni pour leur donner une plus grande force afin de supporter plus aisément leurs tourments.

Ou médiocrement bons ou méchants (très bons, très méchants, médiocrement bons ou méchants) c'est-à-dire qui descendent dans le purgatoire et y sont tourmentés par les mauvais anges et exhortés par les bons, et y sont brûlés de ce feu de l'expiation non éternel et pourtant merveilleusement fort et surpassant toute peine qui ait jamais été endurée ici-bas, et qui sont de trois catégories, savoir :

les premiers, qui décèdent sans avoir accompli la satisfaction (la pénitence, le rachat, la satisfaction) qui de leur vivant leur a été enjointe par le prêtre, et sans avoir, à l'instant de la mort, la contrition suffisante pour effacer le reste de leurs péchés (car la contrition est la plus grande satisfaction (pénitence, rachat, satisfaction) pour tout péché et peut effacer entièrement — quand bien même nulle pénitence n'aurait été accomplie — tout péché),

savoir, les seconds (médiocrement bons ou méchants), qui ont accompli la pénitence enjointe de leur vivant mais toutefois insuffisante, non de leur fait mais par l'ignorance ou la négligence du prêtre, et descendent donc dans le purgatoire y compléter en entier, avec l'aide des mauvais anges et des bons, ce qu'ils auront fait en moins, — non de leur fait mais par ignorance ou négligence du prêtre — dans cette vie, car Dieu, qui sait la proportion et la mesure entre les péchés et les peines, ajoute quelque peine suffisante afin qu'aucun péché, de quelque façon, ne reste impuni, car la pénitence imposée est, ou bien trop forte, ou bien égale, ou bien trop faible, c'est-à-dire, trop forte, qui procure une augmentation de gloire, égale, qui suffit pour la rémission de toute coulepe, trop faible, qui doit être suppléée par la justice divine,

savoir, les troisièmes (les premiers insuffisamment contrits, les seconds dont la peine est insuffisante) qui portent avec eux du bois, du foin ou de la paille, c'est-à-dire, tout en ne préférant rien à Dieu, qui ont une affection charnelle pour leur maison, leur femme ou leur richesse, et sont brûlés du feu de l'expiation (non éternel et pourtant merveilleusement fort et

surpassant toute peine qui ait jamais été endurée ici-bas) à proportion de cette affection volée à Dieu, plus de temps comme du bois, moins de temps comme du foin ou très peu de temps comme la paille.

IV

(Le messager parvient à la Porte de Londres.)

Messager : Habitants de Londres ! Ecoutez-moi !

Garde : Qui es-tu ? Que veux-tu ?

Messager : Laissez-moi entrer. J'ai des nouvelles pour vous.

Garde : Elles sont bonnes à entendre ?

Messager : Hélas non.

Garde : Alors passe ton chemin.

Messager : Habitants de Londres ! Vous ne refuserez pas d'écouter un orphelin !

Garde : Qu'est-ce que tu racontes ?

Messager : Ah prenez garde habitants de Londres ! De l'autre côté de la mer, au pied du mont Vésuve, ma ville natale, Pompéi, n'est plus, et sa sœur, au nom masculin, Herculanium, n'est plus non plus.

Garde : Ici on ne connaît pas ces noms.

Messager : Ah prenez garde ! J'ai vu le mont Vésuve se fendre en deux et les engloutir toutes les deux sous la lave, la cendre et les pierres poreuses, et maintenant Pompéi, ma ville natale, et sa sœur Herculanium, ne sont plus.

Garde : Je te dis qu'on ne connaît pas ces noms. Ouste ! Déguerpis ! *(Il le menace de son fusil.)*

Messager : *(s'éloignant)* Habitants de Londres ! Ecoutez-moi !

